OPÉRA DE RENNES. OFFENBACH : Robinson Crusoé, les 16, 18, 20, 22 et 24 juin 2026. Laurent Pelly / Guillaume Tourniaire

La célébrissime histoire de Robinson Crusoé de Daniel Defoe, le talent de Jacques Offenbach, la première mise en scène de Laurent Pelly à l'Opéra de Rennes, une distribution particulièrement prometteuse sous la direction de l'excellent chef Guillaume Tourniaire (récemment applaudi pour la création de La Belle au Bois dormant de Silver à l'Opéra de Saint-Étienne)… sont autant d'arguments irrésistibles pour un nouveau rv exceptionnel à l'Opéra de Rennes. En somme, une conclusion idéale pour clore la saison 2025-2026 (avec une apothéose très attendue : sa large diffusion dans le cadre de l'opération grand public et gratuite, « OPÉRA SUR ÉCRAN, le 18 juin 2026) .

Crédit photographique (c) Romain Boulanger

Si les opérettes d’Offenbach sont régulièrement à l’affiche des théâtres lyriques, ses œuvres plus sérieuses sont rarement données, exceptés Les Contes d’Hoffmann. Ainsi Robinson Crusoé qui demeure, à torts, un ouvrage très peu joué…
La musique de Robinson Crusoé révèle des trésors d’imagination et de couleurs, portée par l’Orchestre National de Bretagne et le chef Guillaume Tourniaire, l’un des plus grands spécialistes de la musique française. Qui mieux que Laurent Pelly pour mettre en scène cette partition méconnue et trouver le subtil équilibre entre rire et poésie, délire et satire, et à travers une série de tableaux qui portent à la facétie onirique, le questionnement de notre rapport à l’inconnu et à l’étranger.

Opéra de Rennes

Jacques Offenbach : Robinson Crusoé
5 représentations événements
RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l'Opéra de Rennes :
https://www.opera-rennes.fr/fr/evenement/robinson-crusoe



Mardi 16 juin 2026 à 20h
Jeudi 18 juin 2026 à 20h
Samedi 20 juin 2026 à 18h
Lundi 22 juin 2026 à 20h
Mercredi 24 juin 2026 à 20h

Durée : 2h30 environ entracte compris
Opéra chanté et surtitré en français
Dès 8 ans

Guillaume Tourniaire, Direction musicale
Laurent Pelly, Mise en scène et costumes
Chantal Thomas, Scénographie
Michel Le Borgne, Lumières
Agathe Mélinand, Adaptation des dialogues, Dramaturgie
Corentin Michat, Assistant mise en scène
Orchestre National de Bretagne (direction Nicolas Ellis)
Chœur d'Angers Nantes Opéra (direction Xavier Ribes)

AVEC
Pierre Derhet, Robinson
Catherine Trottmann, Edwige
Frédéric Caton Sir William Crusoé
Kaëlig Boché , Toby
Marc Scoffoni, Jim-Cocks
Olivier Naveau, Atkins
Mathilde Ortscheidt, Vendredi
Apolline Raï Westphal, Suzanne
Julie Pasturaud, Deborah

AUTOUR DU SPECTACLE

RÉPÉTITION PUBLIQUE
Samedi 13 juin à 14h30

VISITE TACTILE
Vendredi 19 juin de 18h à 19h

SÉANCE EN AUDIODESCRIPTION réalisation Accès Culture – www.accesculture.org
Samedi 20 juin à 18h

REBOND / MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE RENNES
Visites thématiques dans les collections permanentes
Jeudi 18 juin à 12h30
Samedi 20 juin à 16h

OPÉRA SUR ÉCRAN(S) – 13E ÉDITION
Jeudi 18 juin à 20h

critique

LIRE aussi **notre critique de ROBINSON CRUSOÉ de Jacques Offenbach**, à l'affiche d'Angers Nantes Opéra, le 10 mai 2026 à Angers (repris les 29, 31 mai puis 2 et 4 juin au Théâtre Graslin, Nantes) : https://www.classiquenews.com/critique-opera-angers-grand-theatre-le-10-mai-2026-offenbach-robinson-crusoe-p-derhet-c-trottmann-g-boche-f-caton-guillaume-tourniaire-laurent-pelly/

Extrait de notre critique par Emmanuel Andrieux :
Pari réussi grâce la direction musicale virevoltante de Guillaume Tourniaire, à la tête de l'Orchestre National des Pays de la Loire, la partition d'Offenbach retrouve toute sa

superbe – tour à tour étincelante, caustique et profondément élégiaque. La lecture du chef, qui connaît parfaitement les arcanes de ce répertoire, magnifie l'instrumentation chatoyante de l'ouvrage. Mais c'est bien la mise en scène de Laurent Pelly qui imprime sa marque avec une cohérence remarquable. Disparus les clichés colonialistes du livret original de Cormon et Crémieux : plus question ici de sabir indigène ou de bons sauvages de pacotille …

CRITIQUE, opéra. ANGERS, Grand-Théâtre, le 10 mai 2026. OFFENBACH : Robinson Crusoé. P. Derhet, C. Trottmann, G. Boché, F. Caton… Guillaume Tourniaire / Laurent Pelly

Une île déserte au cœur de Manhattan, des sans-abri sous des tentes Quechua, un abattoir

industriel halluciné et des sauvages grimés en Donald Trump : bienvenue dans le *Robinson Crusoé* de Jacques Offenbach selon Laurent Pelly ! Créée en grande pompe au Théâtre des Champs-Élysées en décembre dernier, cette production a fait une escale au Grand-Théâtre d'Angers, en ce dimanche 10 mai, pour une unique représentation angevine avant une série de quatre dates au Théâtre Graslin de Nantes (les 29 et 31 mai, puis les 2 et 4 juin), dans le cadre de la saison 25/26 d'Angers Nantes Opéra. Le public, conquis, a réservé à cette équipe artistique (quasi entièrement renouvelée) un accueil triomphal, digne des grandes soirées offenbachiennes.

On pouvait légitimement s'interroger sur la manière dont cette reprise s'inscrirait dans le sillage des représentations parisiennes, portées à l'époque par Marc Minkowski aux commandes et une distribution étoilée. Pari réussi grâce la direction musicale virevoltante de **Guillaume Tourniaire**, à la tête de l'**Orchestre National des Pays de la Loire**, la partition d'Offenbach retrouve toute sa superbe – tour à tour étincelante, caustique et profondément élégiaque. La lecture du chef, qui connaît parfaitement les arcanes de ce répertoire, magnifie l'instrumentation chatoyante de l'ouvrage.

Mais c'est bien la mise en scène de **Laurent Pelly** qui imprime sa marque avec une cohérence remarquable. Disparus les clichés colonialistes du livret original de Cormon et Crémieux : plus question ici de sabir indigène ou de bons sauvages de pacotille : **Agathe Mélinand** a procédé ici à une adaptation des dialogues d'une modernité incisive. Les pirates sont devenus des militaires en treillis, les anthropophages des ouvriers

zélés d’un abattoir *high-tech*, et Vendredi – merveilleusement campé par **Mathilde Ortscheidt** – un émigré hispano-américain au passé douloureux, loin du serviteur complaisant de la tradition.

C’est sans doute sur le plateau vocal que se jouait le pari le plus risqué. La distribution parisienne alignait des noms prestigieux – Sahy Ratia, Julie Fuchs, Laurent Naouri. À Angers, c’est un tout autre plateau qui se présente, et l’on est heureux de constater que l’excellence n’est pas l’apanage de la capitale. Dans le rôle-titre, le ténor wallon **Pierre Derhet** est une révélation. Il incarne un Robinson tour à tour juvénile et cabossé, avec une voix franche, une diction impeccable et des aigus sûrs, conférant au personnage une vulnérabilité touchante. Son air du premier acte, « *Voir, c’est avoir* » – ou plutôt son récit de voyage empreint d’un idéalisme presque baudelairien –, est mené avec une maîtrise des nuances qui augure d’une belle carrière. En face de lui, **Catherine Trottmann** campe une Edwige de haut vol. Passant d’une jeune fille compassée en quête d’amour à une femme libérée, presque survoltée, la soprano alsacienne, aux aigus stratosphériques et maîtrisés, donne à la célèbre romance « *S’il fallait qu’aujourd’hui* » une couleur à la fois cristalline et charnelle. Du très grand art !



Mention spéciale aussi au duo formé par **Apolline Raï-Westphal** (Suzanne) et **Kaëlig Boché** (Toby). Dans un numéro d'une énergie communicative, leur duo de la mort imminente – « *La même broche nous unira* » –, où chacun tente de sauver sa peau avec une mauvaise foi jubilatoire, a déclenché l'hilarité générale. La diction éclair de la soprano, la présence scénique irrésistible du ténor, tout concourt à faire de ce moment un des sommets de l'après-midi. Côté « méchants » – si tant est que le terme ait un sens chez Offenbach –, **Marc Scoffoni** est un Jim Cocks proprement inoubliable. Affublé d'une salopette ensanglantée et de lunettes de soleil, le baryton impose une voix mordante et charnue, à la hauteur de la charge sociale que Pelly fait peser sur ce personnage nouveau, contremaître d'une usine à viande où les naufragés deviennent des *steaks*. **Frédéric Caton** (Sir William Crusoé) et **Julie Pasturaud**, seule rescapée de la distribution parisienne, forment un couple parental compassé, dont le duo

rigide souligne par contraste l'appel du large de leur fils.

Scéniquement, **Chantal Thomas** a livré un travail d'orfèvre. Le premier acte, situé dans un intérieur bourgeois londonien aux accents années cinquante – mécanique et compassé –, tourne sur une plateau tournant qui dévoile successivement les différents protagonistes. L'ennui feutré de cette famille Crusoé est presque palpable, et l'on comprend que Robinson prenne le large. Puis vient le deuxième acte, et le choc visuel : l'île déserte est devenue un coin reculé de Manhattan, dominé par des gratte-ciel lointains et jonché de tentes de SDF. C'est là que vit Robinson, barbu, hagard, véritable naufragé de la société capitaliste. La tente Quechua devient le métonyme tragique de son royaume. Plus loin, l'usine d'où s'élève une gigantesque enseigne lumineuse « *EAT* » fonctionne comme un *memento mori* industriel. Le gag visuel – il ne restera bientôt plus que la lettre « T » – est à la fois hilarant et profondément noir. Laurent Pelly ne se contente pas de faire rire : il dénonce, sans jamais perdre la légèreté qui est la marque du genre.

Là où Offenbach et ses librettistes concluaient par un mariage et un retour triomphal en Angleterre, Pelly choisit l'ambiguïté. Dans le troisième acte, les « pirates » endossent l'uniforme kaki de soldats américains, mercenaires de la cupidité. L'atmosphère vire au glauque, l'humour noir prend le pas sur la franche rigolade. Et la conclusion est inattendue : seul, assoupi à l'ombre d'un palmier sous un ciel d'azur peint – un palmier bien réel, incongru et magnifique –, Robinson semble avoir choisi la solitude définitive. Pas de retour à Bristol, pas de rédemption par l'amour. Juste un homme qui, ayant vu la vacuité du monde et l'absurdité de la « civilisation », opte pour le silence et l'isolement. Ce choix, vertigineux, a saisi le public angevin. Après un moment de silence chargé d'émotion, les applaudissements ont éclaté, nourris, sincères, et le rappel collectif à la chanteuse ayant interprété Vendredi – une **Mathilde Ortscheidt** au timbre rond

et velouté, émouvante en compagnon travesti au grand cœur – a été l'un des temps forts de cette ovation.



Il serait injuste de ne pas mentionner l'apport considérable du **Chœur d'Angers Nantes Opéra**, préparé par **Xavier Ribes.** Que ce soit dans les ensembles endiablés du premier acte ou dans la litanie grotesque de l'abattoir, les choristes font preuve d'une présence scénique et d'une homogénéité vocale remarqaubles. L'**Orchestre National des Pays de la Loire**, sous la baguette alerte de **Guillaume Tourniaire**, s'empare de cette partition oubliée avec une évidence confondante. Les bois, incisifs et facétieux, les cordes, tour à tour moelleuses et nerveuses, les cuivres, éclatants sans jamais être vulgaires : tout concourt à servir un Offenbach à la fois électrique et raffiné.

Alors que certaines reprises de productions à succès peinent à trouver leur second souffle, ce *Robinson Crusoé* angevin s'impose comme une réussite totale. Grâce à **Angers Nantes Opéra**, le public venu nombreux a eu le privilège d'assister à une représentation unique, mais ceux qui n'ont pas pu faire le déplacement auront l'opportunité de se rattraper au **Théâtre Graslin de Nantes (du 31 mai au 4 juin)**, puis à l'**Opéra de Rennes (du 16 au 24 juin)**, avec la même distribution. Une seule certitude : si vous aimez Offenbach, si vous aimez l'opéra qui ose tout, si vous voulez voir comment un chef-d'œuvre oublié peut résonner avec les angoisses du XXIe siècle, ne manquez pas cette odyssée déjantée – en profitant par exemple de la **retransmission du spectacle en direct dans le cadre d'OPERA SUR ECRANS, le 18 juin 2026 !**

CRITIQUE, opéra. ANGERS, Grand-Théâtre, le 10 mai 2026. OFFENBACH : Robinson Crusoé. P. Derhet, C. Trottmann, G. Boché, F. Caton… Guillaume Tourniaire / Laurent Pelly. Crédit photographique (c) Romain Boulanger

---

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Élysées,

le 3 décembre 2025. OFFENBACH : Robinson Crusoé. S. Ratia, J. Fuchs, A. Charvet, L. Naouri, M. Mauillon… Laurent Pelly / Marc Minkowski

Près de quarante ans que les Parisiens attendaient une nouvelle production de *Robinson Crusoé* de Jacques Offenbach, depuis la production guère mémorable de Robert Dhéry (1986), et surtout sa création à l'Opéra-Comique en 1867. Et c'est un nouveau chef-d'œuvre du duo de choc Marc Minkowski / Laurent Pelly.

Depuis des décennies désormais, la magie opère sans faille quand le fondateur des Musiciens du Louvre rencontre l'imagination fertile de **Laurent Pelly**. Après *Orphée aux Enfers*, *Les Contes d'Hoffmann*, *La belle Hélène*, *La Périchole*, sans oublier l'inoubliable *Platée*, et bien d'autres, la résurrection de *Robinson Crusoé*, opéra-comique qui obtint à l'époque un succès très mitigé, après l'échec sept ans auparavant d'un autre chef-d'œuvre *Barkouf*, est une totale réussite. Il était néanmoins difficile de proposer une lecture littérale du livret de Cormon et Crémieux, théâtralement efficace mais traversé par des préjugés colonialistes (on en veut pour preuve la suppression au début du troisième acte de l'ariette de Suzanne « *Oui, c'est un brun* » qui compare Vendredi à un bien commercial). Comme toujours, la fidèle **Agathe Mélinand** adapte avec intelligence sans trahir : les pirates disparaissent au profit de militaires de chez l'oncle

Sam, quand les anthropophages travaillent dans un abattoir moderne, tout d'orange vêtus et aux pieds vert fluo, tandis que la tribu adoratrice du dieu Saranha est grimée – apparition hilarante – en un certain Républicain à la large mèche blonde. Vendredi lui-même voit son idiome occidentalisé (*exit* le sabir pseudo-indigène dont la tradition remonte au moins au *Bourgeois gentilhomme*). L'acte londonien, loin d'évoquer une gravure de Hogarth – comme l'indiquent les didascalies du livret – présente un intérieur bourgeois compassé, très « *seventeen* », distillant un ennui qui incite Robinson à prendre le large. Un premier acte qui peut décevoir et qui peine à décoller s'il ne servait de prolégomène au départ du héros et s'il n'était agrémenté d'une musique délicieuse, souvent irrésistible, notamment son ébouriffante ouverture et ses riches pages orchestrales.

Avec l'humour et l'ingéniosité qu'on lui connaît, Pelly, avec sa complice de toujours **Chantal Thomas**, a troqué l'île sauvage pour l'île de Manhattan, dominée par quelques silhouettes de gratte-ciels, et les huttes des sauvages en tentes de SDF nouveaux naufragés de la société moderne et capitaliste : la tente *Quechua* vaut même comme métonymie de l'île tout entière. La scène où les amis de Robinson, Toby et Suzanne, risquent de servir d'ingrédients au célèbre pot au feu mitonné par un Jim Cocks survolté – début d'une série de *gags* hilarants –, est transformée en grandiose usine à viande digne des temps modernes symbolisé par un gigantesque *EAT* éclairé au néon, dont il ne restera que la dernière lettre, symbole du sacrifice christique d'Edwige sauvée *in extremis* par un Vendredi téméraire, permettant ainsi à Robinson de s'arracher à l'illusion dystopique.



Porté à la création par une distribution prestigieuse, dominée par Célestine Galli-Marié, la créatrice de Carmen en Vendredi, la résurrection parisienne de *Robinson* bénéficie à nouveau d'une distribution de premier plan, certains fidèles compagnons de route du duo Minkowski / Pelly, comme **Laurent Naouri** dans le rôle plutôt frustrant de Sir William Crusoé. Mais la voix est toujours aussi solide et magnifiquement projetée et ses talents d'acteurs, jusque dans ses mimiques, ne sont plus à démontrer. Dans le rôle de son épouse inquiète, **Julie Pasturaud** est une Deborah au tempérament bien trempé, également rompu à ce répertoire (on se souvient d'elle en reine Clémentine dans le désopilant *Barbe-Bleue*), mais elle aussi frustrée d'être en grande partie cantonnée au premier acte dans une succession d'ensembles qui lui laisse peu d'espace pour s'affirmer pleinement. Dans le rôle-titre, initialement prévu pour Lawrence Brownlee, le ténor malgache **Sahy Ratia** tire parfaitement son épingle du jeu, grâce à un timbre clair et homogène, parfois légèrement nasillard, plus à

l’aise et plus convaincant dans les passages élégiaques. Edwige, grimée en poupée hollywoodienne des années soixante, est campée par une **Julie Fuchs** des grands jours, jouant avec bonheur de ses talents d’actrice protéiforme, passant d’une jeune fille de bonne famille au premier acte en fille dévergondée dans les deux derniers. Sa voix à la fois chaleureuse et cristalline, impressionnante de virtuosité contenue (les suraigus ne tiennent pas longtemps mais ils sont bien là), nous vaut de beaux et bons moments de théâtre. Le Vendredi d’**Adèle Charvet** pâtit quelque peu de la méforme de la chanteuse souffrante le soir de la première, mais si la voix en est impactée (les aigus sonnent trop larges), elle joue parfaitement le jeu par un timbre généreux et un engagement sans faille. Discrets dans l’acte londonien, le Toby de **Marc Mauillon** et la Suzanne d’**Emma Fekete** explosent vocalement dans les deux derniers actes (irrésistible duo du sacrifice) : présence scénique et diction impeccable pour lui, sans la gouaille excessive qu’on pouvait parfois lui reprocher, joli timbre de soprano léger, bien que trop discrète dans les dialogues parlés, mais toujours espiègle et piquant pour elle, notamment face un Jim Cocks incarné par un **Rodolphe Briand** haut en couleur qu’on eût dit tout droit sorti d’une scène de *Docteur Folamour*. Le baryton **Mathieu Toulouse**, qui prête son timbre bien charpenté au rôle secondaire d’Atkins, le capitaine des pirates, complète avec bonheur la distribution, tous dirigés d’une main de maître par **Laurent Pelly**, secondé par la dramaturgie efficace des lumières de **Michel Le Borgne**. Une mention spéciale pour le **Chœur Accentus** magnifiquement préparé par **Louis Gal**.

Dans la fosse, **Marc Minkowski** est comme un poisson dans l’eau avec une direction proprement électrisante, magnifiant avec l’éloquence qu’on lui connaît les nombreuses pages orchestrales de la partition (une des plus riches de ce point de vue d’Offenbach), soulignant ici les couleurs incisives des bois, ailleurs la ductilité des cordes, là la facétie des cuivres, dans un même élan théâtral. Une production mémorable

dont on espère une captation pérenne.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Élysées, le 3 décembre 2025. OFFENBACH : Robinson Crusoé. S. Ratia, J. Fuchs, A. Charvet, L. Naouri, M. Mauillon… Laurent Pelly / Marc Minkowski. Crédit photographique (© Vincent Pontet)